

XYZ. La revue de la nouvelle

Les hommes qui comptaient

Ignácio de Loyola Brandão



Numéro 59, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Loyola Brandão, I. (1999). Les hommes qui comptaient. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 78–80.

Alors qu'on ne trouvait aucune solution, un gamin, dans la rue débordante de chair d'oreille, dit à un policier : « Pourquoi ne tuez-vous pas le monsieur des oreilles ? »

Les hommes qui comptaient

Il était en train de compter ses doigts pour savoir s'il en avait cinq ou six lorsqu'il aperçut, sur le banc devant lui, un homme qui comptait ses cheveux. Il l'observa en silence. Deux heures plus tard, il vit que l'homme semblait ennuyé, se secouant la tête, découragé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes-vous trompé ?

— Oui. Avez-vous vu ? J'étais arrivé à 4657 et j'ai confondu deux cheveux blancs. Je dois recommencer.

— Moi, j'ai eu de la chance. Je n'avais qu'à compter mes doigts.

— Un de mes amis a eu encore plus de chance : il devait compter combien de bouches il avait.

— Ne trouvez-vous pas ridicule cette nouvelle loi de recensement total ?

— Oui. Principalement parce que j'y perds un temps terrible. Savez-vous depuis combien de temps j'essaie de compter mes cheveux ? Six semaines. L'autre jour, j'y étais arrivé. Mais c'était vendredi et les bureaux de recensement étaient fermés. Vous savez qu'ils sont ouverts une journée par semaine, durant trente-sept secondes ? Vous imaginez la queue devant le guichet ! La dernière fois que j'y suis allé, elle faisait huit kilomètres de long. Et cette file n'était que pour ceux qui devaient compter leurs cheveux. J'ai attendu là, avec ma femme qui avait apporté des casseroles et des couvertures. C'est à ce moment que je me suis rendu compte du problème. Je perdais mes cheveux. Ça voulait dire que lorsque mon tour au guichet serait venu, le compte aurait été inexact. Et si on m'avait choisi pour une vérification, j'aurais été perdu. J'ai quitté la queue et je suis allé

suivre un traitement. J'ai dépensé une fortune jusqu'à ce je mette la main sur une préparation qui empêchait la chute des cheveux pendant un certain temps. Mais là, le délai de recensement était expiré. J'ai payé une amende. Douze salaires minimums répartis en soixante-douze versements selon l'indice d'inflation. Maintenant, je recommence ; je dois me présenter le quinze. Et vous ? Vous avez compté tous vos doigts ?

— Oui. Dix pour les deux mains, dix pour les deux pieds. Cinq à chaque main. Cinq à chaque pied. Le problème, c'est que le recenseur essaie toujours de nous induire en erreur. L'autre jour, un de mes cousins est revenu du recensement très confus. Il pleurait presque. Il venait de présenter son rapport sur le compte de ses doigts, confirmé par des témoins. L'homme au guichet a vérifié le nom des témoins et a découvert que l'un d'eux était sur la liste noire du service de la protection du crédit. Et ils ne pouvaient faire confiance à quiconque condamné pour une fausse déclaration dans le commerce. Ils ont invalidé son rapport. Lorsque mon cousin est retourné, le recenseur, méfiant, lui a demandé de lui montrer ses mains et ses pieds. Il a découvert une verrue sur le deuxième orteil du pied gauche. Il lui a demandé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une verrue.

— Ce ne serait pas un orteil déformé ?

— Non. C'est une verrue.

— Qui sait ? C'est peut-être le début d'un nouvel orteil.

— Non. C'est une verrue. Je l'ai depuis des années.

— Vous avez besoin d'un certificat du D^r School qui prouve que c'est une verrue.

— Où je peux me procurer ça ?

— Dans les boutiques du D^r School. Elles ont toutes nos formulaires de déclaration.

— En passant, vous devriez voir les files devant les boutiques du D^r School. Les uns pour prouver qu'ils ont des verrues et non des orteils, les autres pour se faire certifier qu'ils

possèdent des talons, et ainsi de suite. J'ai l'impression que ce recensement va durer une éternité. Ils sont très sévères.

— Ils disent que c'est nécessaire. Ils font l'inventaire total du pays.

— Dans quel but ?

— Ne me demandez rien. Le mieux, de nos jours, c'est d'en savoir le moins possible.

Et il marcha vers le parc où les gens comptaient bancs, feuilles d'arbres, poteaux, brins d'herbe, fleurs, lampadaires, affiches, kiosques de fruits, yeux, jambes, têtes, autobus, autos jaunes, autos blanches, autos de toutes les couleurs, billes de verre, pâtisseries dans les vitrines, cris, sifflets, susurrements, sifflements, murmures, rires, mots, rots, journaux, lettres, souliers, chemises jaunes, chemises blanches, chemises de toutes les couleurs, pantalons, villes, États, pays, continents, étoiles, planètes, galaxies, univers.

L'homme qui désirait devenir amnésique

Aussitôt entré dans l'hôpital, il demanda à voir le meilleur neurochirurgien en alléguant que c'était une question de vie ou de mort. On ne sait trop comment, mais le meilleur neurochirurgien le reçut. Les médecins sont imprévisibles. Lorsqu'on en a un besoin urgent, ils ne viennent pas ; subitement, ils sont là, sauvant notre vie, pensa-t-il, peu gêné par ce lieu commun.

Il était dans le bureau, face au médecin. Un bureau blanc, anonyme. Pourquoi en est-il toujours ainsi ? Ça nous décourage aussitôt le seuil franchi !

Le médecin :

— Oui ?

— Je veux me faire opérer. Je désire que vous me retiriez une partie du cerveau.

— Une partie du cerveau ? Pourquoi vous enlèverais-je une partie du cerveau ?